

# L'Eau-forte

*CONTE & POÉSIE*

4

*IVRESSE BUCOLIQUE*



Les édisolum

La revue *L'Eau-forte*, une publication par  
LES ÉDISOLUM  
« le livre artisanal »

DERNIÈRES PARUTIONS

« Théâtre & poésie »

APOLLINAIRE, *Le Larron*  
JEAN JAURÈS, *Poèmes*  
ZEAMI, *Oimatsu. Pièce de nô*. Postface sur le  
théâtre nô, par Raphaël Deuff

« Littérature »

STENDHAL, *Les tombeaux de Corneto. Essai*  
PROUST, *À propos du style de Flaubert* suivi de *Pastiches*  
*et mélanges (extraits)*  
WAGNER, *Du métier de virtuose*  
WAGNER, *De l'ouverture*

« Contes et nouvelles »

MALLARMÉ, *Le Portrait enchanté.*  
*Conte indien*  
STRAPAROLE, *La Chatte de Constantin*

À PARAÎTRE

ALEXANDRE ATARAXIE, *Journal d'un ado moyen (2<sup>e</sup> éd.)*  
LYNN BREDENSTEIN, *Poèmes*

# L'Eau-forte

CONTE & POÉSIE

TABLE

<i>L'ivresse bucolique</i> , avant-propos.....	5
❁	
Le monde sensible	
LUC FIVET, <i>Le Philosophe imbu et la fuite d'eau</i> .....	10
JEAN JAURÈS, <i>De la réalité du monde sensible</i> .....	12
❁	
Procès de l'ivresse	
SOFIAN BOUZERARA, <i>Ivresse et interdits en France</i> .....	17
GUY DE MAUPASSANT, <i>Une vente</i> .....	23
❁	
Ivresse bucolique	
KARINE JOSSE, <i>Trois bucoliques</i> .....	33
ANDRÉ CHÉNIER, <i>Damalis</i> .....	36
❁	
La parole et le vin	
ALEXANDRE ATARAXIE, <i>Trois poèmes</i> .....	40
NICOLAS PERRON, <i>Les Poètes buveurs</i> .....	43
❁	
L'ivresse de Noé	
ANONYME, <i>Le Mystère du Vieil Testament</i> .....	47
Appareil critique : RAPHAËL DEUFF.	

L'EAU-FORTE NUMÉRO QUATRE,  
SEPTEMBRE DEUX MILLE DIX-HUIT.



ÉD. les édisolum – EDISOLUM.FR

Il a été tiré  
du quatrième numéro  
de la revue *L'Eau-forte*

90 exemplaires sur ivoire 80g,  
numérotés de 1 à 90,

ainsi que 10 exemplaires  
hors commerce,  
numérotés de A à J.

N° .....

## L'ivresse bucolique

*par Raphaël Deuff*

Le poète Li Bo aimait le vin à l'excès. Un soir d'automne, alors qu'il s'enivrait sur le fleuve, il aperçut de sa barque le reflet de la lune dans l'eau noire. Il s'accroupit dans son embarcation, et se pencha pour saisir la tache blanchâtre et tremblante. Alors que ses doigts touchaient la surface froide, l'embarcation se renversa, il glissa du bord, tomba dans l'eau et se noya.

Montaigne ouvre le deuxième chapitre du 11<sup>e</sup> livre des *Essais* par cette remarque sur l'ivrognerie : « L'Yvrognerie, entre les autres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs ; et il y a des vices qui ont je ne sçay quoy de genereux, s'il faut ainsi dire. Les autres vices altèrent l'entendement ; cettuy-cy le renverse, et estonne le corps. » Si le moindre accident, chaque jour, peut déjà nous renverser et mettre à terre, qu'avons-nous besoin d'un breuvage pour nous y aider ? L'âme la mieux réglée a déjà trop à faire à se tenir en pieds pour se garder de ne s'emporter à terre par sa propre faiblesse.

L'ivresse est un vice grossier, corporel, terrestre. Une dame amie de Montaigne fut prise par un homme alors qu'elle s'était enivrée. Un de ses valets qui labouraient ses champs la trouva un jour de fête, prise de vin, « endormie près de son foyer et si indécemment, qu'il s'en était pu servir sans l'éveiller. »

L'adjectif bucolique désigne la campagne : *boûs-pólos* signifie « bétail aux alentours ». Des poèmes bucoliques furent composés par Théocrite de Sicile en l'honneur de Dionysos : des bergers chantent dans la campagne, en été,

près des troupeaux, parmi les herbes sèches dans la chaleur méditerranéenne.

Pour un citadin, les champs de la « campagne » sont censés représenter l'isolement et l'oisiveté. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, André Chénier créa le romantisme en chantant, après Théocrite, la nature idéalisée de l'Europe bourgeoise puis citadine pour laquelle, peu à peu, les champs ne furent plus que les terres lointaines et ensoleillées où la nature était gardée intacte.

Ce n'est pas « intacte » que Van Gogh a peint la nature. Dans le « cri d'angoisse » de ses tableaux chaque tige de blé, ou chaque feuille, frémit et s'agite. Tout est gagné de fourmillement comme lorsqu'on approche son visage de l'herbe et des insectes au sol. Pas une parcelle de nature qui ne s'agite ou ne meure dévorée. Le métabolisme, pour les corps, décrit cette entre-dévoration perpétuelle de la chose naissante. Fourmillement qui se creuse et s'écoule sans cesse et ainsi se disperse, et qui cependant ne cesse jamais. Cette aporie est l'origine d'un « cri ». Van Gogh, c'est la nature qui crie comme le loup hurle, ou comme la flamme mime le vent qui fait siffler les branches. Tchouang-tseu : Lorsque la terre respire, cela s'appelle le vent. Sur les hauteurs effrayantes des forêts de la montagne, il y a des arbres gigantesques. Ces arbres ont des cavités différentes : lorsque le vent s'y engouffre, il s'en échappe des sons différents.

En septembre surviennent les vendanges. Après la mort de Bruegel, le peintre Hans Bol a gravé une eau-forte sur l'automne : devant une maison un cochon est saigné ; on fait brûler des mauvaises herbes ; les paysans qui s'agitent dans l'arrière-plan semblent pressés de finir leurs tâches et de rentrer. Vendanges, cela signifie « rentrer chez soi les fruits de l'été » (le vin, les olives, le miel).

On se recroqueville sur sa maison dans la fin d'été, dans la crainte de la pluie.

Les Grecs appelaient « automne » la fin de l'été. Le mot qu'ils y employaient, *δπώρα*, signifie grâce et sursaut. C'est une sorte d'arrière-saison épaisse, idéale, très mûre. Edgar Poe l'évoque sous le nom d'été indien : l'écoulement de l'air sur la peau est poisseux ; le temps lourd est chargé d'eau à la façon des grappes que le soleil a longtemps caressées.

Si l'aporie, comme la peur, recroquevillent, cette saison du « sursaut » agite, et relance le fourmillement par une extrême maturité.

Pourquoi retiendrait-on un fruit mûr de tomber ?

Le mot grec *húbris* se rapporte à l'être qui suit sa propre pente comme une pierre roule jusqu'au pied de la colline. Cet état de connaît pas d'autre limite que le sol. On peut traduire en anglais le grec *húbris* par *until ground* : le grave appelle le grave (la lourdeur la lourdeur) comme, chez les nomades arabes pratiquant le *tha'r*, le meurtre appelle le meurtre. Cette gravitation irrésistible creuse la réalité peureuse jusqu'à son chaos.

Lucrèce : « Quand la puissance du vin a pris possession de l'homme, une pesanteur gagne ses membres, ses jambes s'embarassent et le font vaciller, sa langue s'engourdit, son intelligence se dissout, son regard devient flottant ; il s'épand en cris, en hoquets, en invectives. » Le lien de l'ivresse à la lourdeur n'est pas à démontrer : L'intoxication du vin plonge le corps dans un état qu'on peut comparer à celui d'un fruit très mûr : ses sucres le gonflent et il tombe de l'arbre. Cette lourdeur du vin (cette *hybris* de l'ivresse) touche l'ivrogne d'une sorte de délicatesse : tout ce qu'il voudrait tenir lui tombe des mains. L'ivrogne est comme enlevé à lui-même : si l'écoulement caractérise ce que nous nommons le temps, l'es-

poir peut être rapproché d'un homme qui, pris dans un fleuve, persisterait à se tenir à une branche, sans qu'il y ait la moindre chance pour lui de remonter à la rive. L'ivresse cueille l'homme et le reverse à l'écoulement.

« Que ferait l'âme en se tenant à elle ? » Toute ivresse de l'âme (de vin, de poésie, de vertu) la soulève, l'emporte, « et ravit l'homme si loin qu'il s'en étonne. » La générosité de l'ivresse est connue : tout ce que l'ivrogne possède, il le voudrait donner ; pour se dévêtir, et par un penchant généreux. Le sublime, pour Pseudo-Longin, est ce rapt qui met l'âme à nu. La sagesse, le maniement réglé, le labeur... recroquevillent et entravent ; en rapprochant de soi, ils éloignent l'âme de sa nature, qui est le fragment et l'éclair. Ils fossilisent.

La saison grecque de l'automne est comparable au début de l'ivresse : la peine des travaux est oubliée tandis que l'on cueille les fruits, ou que l'on bat les gerbes lourdes de grains. Cette saison a l'aisance de la grâce : il semble que chaque chose s'accomplisse sans effort, comme un fruit mûr choit de la branche dès qu'on le touche.

Une maturité excessive perd jusqu'à l'idée d'âge. Dans la chute (que la Bible rapproche fréquemment des fruits), la gravité s'exerce. Cet épanchement à la gravitation terrestre dans le désarroi de l'été mourant, en « estonnant » le corps, en l'arrachant à soi-même, apaise. L'étrangeté repose l'esprit : c'est pourquoi l'herbe est toujours plus verte dans le champ du voisin. Les versions du déluge écrites au Moyen-Orient portent toutes mention de l'épisode d'un lâcher d'oiseaux sur la mer, à l'issue d'une errance. Extase grave de l'ivresse bucolique : La déraison, dans l'erreur des jours, est une sudation à la manière d'un orage qui nettoie le ciel.

R. D.

## *Le monde sensible*



*Paysage anthropomorphe,*

d'apr. peint. MATTHÄUS MERIAN I, v. 1620-1623,  
*Dutch Drolls album*, Roy. coll. n° 970362, f. 29 (détail).

LUC FIVET

## Le Philosophe imbu et la fuite d'eau

Cet homme avait pour métier le métier des mots :  
Il était écrivain et penseur de surcroît.  
Au moindre problème, on lui tendait un micro  
Et il était lancé, enivré de sa voix.  
Les mots, c'était son pain, son miel et son breuvage,  
C'était un acrobate, un jongleur de concepts.  
Il en avait la science, en maîtrisait l'usage  
Et en tirait leçons, maximes et préceptes.  
La faim dans le monde ? Les migrants ? Les exclus ?  
Voilà notre écrivain qui brandit l'étendard  
De la justice et vocifère tant et plus  
De ces vérités qui encombrant les comptoirs.  
Malheur à celui qui osait le contredire !  
Il était accueilli par des salves de mots  
Que l'auteur lançait comme un ivrogne en délire :  
Lui seul connaissait le vrai, le juste et le beau !  
Il aimait les humains tels de petits insectes :  
Épinglés dans la vitrine de son cerveau.  
Mais toute affection était pour lui suspecte,  
Enivré qu'il était par sa fontaine à mots.  
Il aimait les idées, il n'aimait pas les hommes  
Car l'homme était pour lui quantité négligeable.  
L'ivresse des cimes, tel était son royaume !  
En un mot comme en cent, il était imbuvable.